

Résumé type CCINP

Vous résumerez le texte en 100 mots (+/- 10 %). Vous indiquerez impérativement le nombre total de mots utilisés et vous aurez soin d'en faciliter la vérification en mettant un trait vertical tous les vingt mots.

Nul ne se risquerait aujourd'hui à prendre au pied de la lettre la bonne vieille formule : « La Renaissance, découverte de l'homme et du monde ». Il n'en demeure pas moins que le *concept* d'homme, et par suite le *concept* de monde, ont subi au cours du Quattrocento italien un changement considérable, et que ce changement est pour beaucoup dans l'abolition de toutes les frontières qui cloisonnaient l'univers médiéval. [...]

Tout comme il restreignait le pouvoir qu'a l'homme de se façonner lui-même, le Moyen-Âge restreignait son pouvoir de façonner le monde : « *Creatura non creare potest* », « la créature ne peut créer », dit Saint Augustin ; « car autre chose est d'instaurer et de régir ce qui est engendré à partir du plus intime et plus sublime centre des causes, or telle est l'œuvre de Dieu seul ; autre chose est d'accomplir, selon les facultés qu'il octroie, quelque opération extérieure qui produise telle chose à tel ou tel moment, de telle ou telle façon ».

Nous, hommes du XX^e siècle, qui vivons en un monde où prolifèrent les chapeaux « créés » par Lilly Daché, les rouges à lèvres « créés » par Helena Rubinstein, les cours de « création littéraire » pour apprentis plumitifs, les écoles qui se targuent d'avant-gardisme en promouvant des « périodes de jeux créateurs », nous ne pouvons plus nous rendre compte de ce que signifiait ce transfert à une production humaine du même mot dont saint Thomas assure inlassablement qu'il ne saurait s'appliquer à aucune autre action que celle de Dieu. C'est ce transfert précisément que la Renaissance a opéré. Dürer fait honneur au peintre du « merveilleux » don de « créer en son cœur » ce qui jamais n'avait eu d'existence dans l'esprit de personne ; et il poursuit par cette phrase qui nous semble aller de soi, quand à ses yeux elle semblait « étrange », voire subversive : « Or donc un homme peut esquisser quelque chose avec sa plume, sur une demi-feuille de papier, en un seul jour, ou la tailler dans un petit morceau de bois avec un petit bout de fer, et il advient que cette chose soit meilleure, plus artistique que le grand œuvre d'un autre homme, où il aura investi toute une année de labeur ». En Angleterre, un critique d'art du XVI^e siècle déclare : « Le vrai poète fait comme Dieu qui, sans mettre aucunement en peine sa divine imagination, fit surgir l'univers du néant, sans même de modèle ni de moule ».

Un mortel doté d'un tel pouvoir n'est plus un homme, il est en vérité « divin » : *divino*, l'épithète fut appliquée par ses contemporains à Michel-Ange, avant de l'être à une foule d'artistes de moindre envergure, jusqu'à la *diva* qui chante sur la scène d'opéra. Mais en un autre sens l'élévation d'un homme au rang de « génie » équivaut à une seconde Chute hors de la Grâce. Tout comme la prétention à la « connaissance du bien et du mal » avait attiré sur l'homme la disgrâce d'être mortel et assujetti au péché, de même la prétention à la « faculté de créer » comportait une menace contre sa santé mentale. Le concept de « génie » avait pris son essor dans le contexte de cette philosophie néo-platonicienne dont nous avons parlé. En étendant sa prérogative du saint et du prophète au philosophe, au poète et finalement à l'artiste, cette doctrine expliquait les prouesses plus qu'humaines de ces génies séculaires par une inspiration d'en haut, qui produisait (ou, vue sous un autre angle, présupposait) ce que Platon avait appelé « divine folie ». On liait ce *furor divinus*, sur la foi d'un traité d'Aristote à demi-oublié, à cette chose terrifiante et sublime qui élève le génie au-dessus du commun des mortels, mais qui le menace de tragédies à eux inconnues : la « mélancolie ». Cette mélancolie, sans laquelle à compter des années 1500 nul ne pouvait passer pour un génie, situe « l'esprit créateur » à une hauteur vertigineuse, où dans le meilleur des cas il se trouve seul, mais d'où, dans le pire des cas, il peut sombrer au plus profond de la folie.

Erwin Panofsky, *L'œuvre d'art et ses significations. Essais sur les « arts visuels »* (1955)